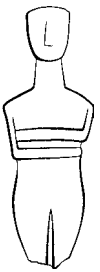
EGO ISLAND

PHILIPPE SETBON

EGO ISLAND

roman



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-283-02592-5

Je n'ai plus qu'à m'endormir dans ma sagesse ;
car ma perfection est sublime…

Hyppolite Taine

Chapitre premier

Dieu est mort dans la nuit.

Non, trop abrupt.

Il faut amener la nouvelle délicatement. Avec un peu de chance ils comprendront à l'expression de son visage ce qui est arrivé.

Tu parles ! Ce serait trop facile. Pas question qu'il s'en tire à si bon compte. Comment font-ils donc ces médecins, quand ils ressortent de la salle d'op la blouse mouchetée de sang, en ôtant leur masque ? Ils s'avancent vers la famille en affichant un visage compassé. Fred imaginait tout à fait la scène. Il aurait pu citer cent films et séries télé qui avaient remâché ce moment dramatique par excellence. En réfléchissant bien, il avait dû en écrire plusieurs lui-même au fil des ans.

En revanche, il aurait aimé se souvenir du dialogue. Parce que là, c'était le blanc total. Le vide et l'infini.

Le bateau arrivait, il voyait clairement sa grande carcasse blanche sur le bleu de la mer. Ils allaient tous débarquer, croulant sous les bagages, les yeux cernés par le voyage mais le sourire aux lèvres. Heureux de le retrouver. De revoir Dieu. Et de se donner en offrande.

Mais voilà… Dieu était mort. Et Fred allait devoir le leur annoncer.

Kolo était décédé la nuit précédente.

Ou peut-être à l'aube. Difficile à dire. Il avait fait si chaud que le corps était encore tiède quand la femme de ménage l'avait découvert. Fred avait été réveillé par les hurlements stridents de la bonne femme qui résonnaient dans toute la maison, comme l'appel d'une chouette paniquée.

À peine avait-il posé le pied hors de sa chambre que Dimitra était venue se cogner contre sa poitrine. Son teint habituellement jaunâtre avait viré au cireux et ses yeux noirs roulaient au fond de ses orbites. Elle criait en grec, arrachait ses cheveux gris de son foulard dans une atroce parodie d'Euripide. Fred ne saisissait pas un mot, mais un drôle de frisson se mit à lui sillonner l'échine.

Un vent glacé avait soufflé sur la demeure familiale des Kolokithy pendant la nuit, aucun doute là-dessus. Et il ne s'était rendu compte de rien. Il faut

dire que c'était un don chez Fred de ne jamais se rendre compte de rien. On le lui reprochait assez depuis sa tendre enfance.

La vieille lui saisit rudement le poignet et l'entraîna à sa suite en hululant dans les couloirs :

– Angelos ! Angelos !

Fred savait qu'elle n'en appelait pas aux anges. C'est ainsi qu'elle désignait toujours Kolo. C'est d'ailleurs ce prénom qui figurait sur le passeport de celui qui signait ses films Ange Kolokithy. Il avait simplement francisé Angelos.

Les volets de la chambre bleu ciel étaient entrouverts, le mince voilage ondulait sous la brise matinale. Fred n'eut qu'à poser les yeux sur Kolo pour saisir l'ampleur de la situation. Étendu sur le dos, les bras le long du corps, il arborait une figure sereine et l'esquisse d'un sourire affable. Fred ne lui avait jamais vu cette expression. Jamais. De toute façon, elle ne lui ressemblait pas. Il en conclut donc aussitôt qu'il ne pouvait qu'être mort.

La seringue posée dans un cendrier, sur la table de nuit, allait certainement faciliter l'enquête sur les causes du décès.

Dimitra tournait autour du lit en se tenant la tête, se cognant aux murs, aux meubles, poussant des miaulements étranglés.

– Foutez le camp ! cria Fred.

Elle ne comprit rien mais cela suffit à l'éloigner. D'une oreille, Fred l'entendit dévaler l'escalier. Quelques secondes plus tard, elle braillait dans l'antique téléphone de la cuisine. Fred capta les seuls mots qu'il comprenait. Toujours les mêmes :

– Angelos ! Angelos !

Il s'avança à pas mesurés.

Crut un instant que la poitrine de Kolo se soulevait, mais ce n'était qu'un effet de lumière provoqué par le rideau mouvant.

Comment Kolo pouvait-il être mort ?

De quel droit ?

Une demi-heure plus tard, l'unique médecin de l'île était dans la chambre pour constater le décès, accompagné d'un officier de gendarmerie. Celui-ci glissa la seringue dans un sachet de plastique, ainsi que les emballages divers qu'il trouva à proximité. Il ne fit aucun commentaire, ne posa aucune question, ni à Dimitra ni à Fred.

En temps normal, Fred aurait trouvé cela suspect.

Mais rien n'était normal aujourd'hui. La preuve ? La chambre de Kolo était pleine de monde et il était le seul à ne rien dire.

Chapitre 2

Fred Justin et Ange Kolokithy étaient restés fâchés pendant sept ans.

Ce n'était pas la première fois, mais en général ils se réconciliaient autour d'un gueuleton après trois ou quatre semaines de bouderie. Là, cela s'était avéré plus grave. Plus profond. Kolo s'en était pris au bien le plus précieux de son scénariste : son ego.

Les deux hommes se connaissaient depuis toujours. Ou presque.

Ils s'étaient rencontrés à l'Action Lafayette. Fred était allé revoir seul *À bout portant* et, en sortant de la salle, avait été bousculé par une bande de braillards. Le plus grand pérorait en moulinant des bras. Il lança à la cantonade que le film n'était qu'une « merde antique » et qu'Angie Dickinson (Angie Dickinson !) était « fadasse ». Sans réfléchir, Fred avait vu rouge et sauté à la gorge du gougnafier qui venait de lui gâcher sa projection.

Fred eut une canine fêlée et Kolo, un cocard qui lui fit une tête de panda pendant un bon mois. Malgré cela, il en conçut un respect immédiat pour Fred Justin : un type capable de se jeter sur un inconnu insultant Angie Dickinson ne pouvait pas être totalement mauvais. Aussi finirent-ils la soirée dans une brasserie voisine où il se confirma qu'ils n'avaient aucun goût commun. Cinématographique ou autre. Mais une même passion du septième art, des femmes et de la vie en général. La seule différence était que Fred gardait ses sentiments pour lui, alors que Kolo tenait à en faire part au monde entier.

Ils se rappelèrent de temps en temps pour aller au ciné ensemble et adoraient finir la soirée dans un restau où ils s'insultaient sans retenue.

– Comment peux-tu aimer une merde pareille ?

– Comment te permets-tu d'émettre un jugement ? Tu ne sais même pas lire !

Ils adoraient ça…

Kolo et Fred avaient à peine vingt-cinq ans quand ils entamèrent l'écriture de leur premier scénario. Kolo avait un vieil oncle restaurateur prêt à investir dans un long-métrage. Le vieux rêvait, ouvrez les guillemets, « d'un western avec des filles à poil et des dinosaures ». Ses trois centres d'intérêt dans la vie.

Kolo parvint à lui faire croire qu'il allait concrétiser ses fantasmes.

Il entraîna Fred à la campagne, dans la maison d'une copine, et ils y passèrent un mois. À bien y réfléchir, ce fut le meilleur moment de leur amitié et parfois Fred se prenait à regretter de ne pas en être resté là.

Ils se levaient tôt, partaient se promener dans la fraîcheur du matin et petit-déjeunaient au village voisin. Pendant le trajet, ils élaboraient les grandes lignes des scènes qu'ils allaient développer dans la journée. Dans le bar tabac enfumé, ils attiraient tous les regards par leurs empoignades et leurs fous rires. En seulement quelques jours, ils étaient comme des siamois, en trois semaines ils savaient tout l'un de l'autre. De A jusqu'à Z.

Kolo était bel et bien inculte. Ou presque. Il n'avait pas ouvert un bouquin depuis le lycée, ne parvenait pas à écrire lui-même une seule ligne et quand il griffonnait des notes, c'était d'une écriture d'enfant de six ans.

Ses idées non plus n'étaient pas souvent géniales, mais il possédait un don que Fred s'était surpris à envier. Celui de faire bouger les choses, de provoquer l'imaginaire des autres, de faire jaillir une multitude d'objets du néant.

C'était un homme d'images. Il pensait en images, rêvait en images. Et c'est là que résidait son génie.

Kolo était impatient, béotien, opportuniste, rien ne l'effrayait, il faisait feu de tout bois. Une réplique

piquée dans un film, une séquence entière pompée dans un roman qu'il n'avait bien sûr pas lu, mais que Fred venait de lui citer en exemple, une situation absurde pour faire plaisir à son oncle. N'importe quoi, tant qu'il sentait l'univers remuer sous ses pieds.

Il remuait si fort parfois que Fred en ressentait les secousses. C'était ça, le charme d'Ange Kolokithy. Ce que d'aucuns nomment le charisme.

Fred n'avait pas revu leur premier film depuis sa sortie au début des années quatre-vingt, mais il en gardait un souvenir des plus précis. Porté à bout de bras par l'énergie de Kolo, par la férocité primitive de ses images et surtout par son alchimie avec Elina sur le tournage, il fut sélectionné à Cannes pour « Un certain regard ». Il écuma tous les festivals du monde et fut couvert de prix. Un vénérable hebdo anglais avait même titré en couverture « *The One Man New Wave* » : une nouvelle vague à lui tout seul. Kolo avait gardé l'article qui, dûment encadré, ornait ses toilettes depuis vingt ans.

Fred aussi profita de toutes les retombées du film. Il voyagea à travers la planète en première classe, donna des interviews, signa des autographes jusqu'en Indonésie.

Et surtout il passa des heures à contempler le profil endormi d'Elina pendant les longs trajets en avion.

Elina, Kolo l'avait découverte grâce à un agent de casting de ses connaissances, qui l'avait repérée au Conservatoire.

Elle n'avait jamais tourné le moindre mètre de pellicule, ne pouvait se targuer d'aucune expérience théâtrale. Mais en la voyant passer le seuil de son bureau pendant la préparation du film, Kolo avait été foudroyé. Littéralement. Anéanti par sa jeunesse, sa blondeur, sa voix, la teinte ivoire de sa peau. Par sa perfection.

Même chose pour Fred. Lui s'était liquéfié sur place.

Il y a une blague célèbre dans le métier : quand une blonde apprend que, pour réussir comme actrice, il faut coucher, elle saute… sur le scénariste. C'était surtout blessant pour le scénariste, éternelle cinquième roue du carrosse dès qu'un film entrait en production.

Elina était blonde, oui, mais pas ce genre de blonde-là. Aussi tomba-t-elle dans les bras de Kolo.

Fred en resta abasourdi. Incrédule. Pourquoi elle, alors qu'il avait déjà toutes les autres ? Pourquoi lui, alors qu'elle méritait tellement mieux ?

Fred avait dîné plusieurs fois avec Elina et Kolo avant le tournage. Il avait été enchanté par ses remarques sur le dialogue, ses suggestions toujours

pertinentes, qui ne servaient pas uniquement à mettre son rôle en valeur.

Elina était une cérébrale, mais elle aimait les contacts physiques. Quand Fred sentait sa petite main chaude se poser sur son poignet et y demeurer quelques secondes, il s'envolait. Ses pieds quittaient terre. Tout le transportait chez Elina. Sa voix à peine voilée, son rire de gorge presque grave, ses iris bleu marine, son cou. Fred était fréquemment amoureux à cette époque, mais c'était la première fois qu'il tombait en amour. Lui qui prenait toujours un tel soin à éviter les clichés dans ses écritures, voilà qu'il perdait la tête pour la femme de son meilleur ami. Pouvait-on imaginer plus banal ?

Et plus épouvantable ?

La jetée est à présent noire de monde.

Des habitants d'Ego Island pour la plupart, venus attendre le bateau, accueillir des vacanciers, chercher des colis ou juste siroter un ouzo en contemplant l'agitation quotidienne. La sirène du bateau souleva des sifflets et des applaudissements. Comme chaque fois.

Sur le pont, on distinguait déjà des passagers agitant les bras. Le cœur de Fred se serra un peu plus. Elina faisait sans doute partie de ces silhouettes sculptées par le contre-jour. Il l'imaginait la main

en visière, essayant de reconnaître Kolo dans la foule. Le cœur battant comme celui d'une collégienne.

Plus que quelques minutes… Et elle serait veuve.

Chapitre 3

– Je pars tourner une pub au Maroc, garçon. Ça va durer un mois. Peut-être davantage. C'est la première fois qu'Elina et moi allons être séparés aussi longtemps. Est-ce que tu comprends où je veux en venir ?

Fred secoua la tête, occupé à retirer avec le plus grand soin les tiges d'origan de ses spaghettis.

– Fred, reprit patiemment Kolo. Elle va rester seule à Paris. Toute seule. Pendant plusieurs semaines.

– Toi aussi, tu vas rester seul, Kolo.

– Moi, c'est moi, trancha-t-il – c'était sa réponse à ce genre d'argumentation.

Et en effet, il n'y avait plus grand-chose à ajouter après cela.

– J'ai un pouvoir sur elle, je le sais, poursuivit Kolo. Mais je sais aussi qu'il n'est effectif que lorsque je suis en sa présence. Ou pas très loin. J'ignore ce

qui arriverait si elle se retrouvait seule pendant tout ce temps. Par seule, je veux dire sans moi.

Fred leva enfin le nez de ses pâtes et dévisagea son ami. Il se retint de sourire, sachant que cela déclencherait des représailles immédiates. Kolo était à cran ce jour-là.

– Tu serais jaloux ? tenta tout de même Fred d'un ton dégagé.

– Sois pas con. Ça n'a rien à voir avec de la jalousie. Ce qui existe entre Elina et moi, c'est ce que j'ai de plus précieux. Tu le sais… Et je n'ai aucune envie de l'abîmer.

Un silence s'installa, à peine gâché par le bruit de l'origan que Fred effritait entre ses doigts. Et soudain il comprit la raison de ce déjeuner.

– Tu es en train de me demander de la surveiller ?

– Je n'aime pas ce mot.

– Mais c'est bien de cela qu'il s'agit.

Kolo arracha ce qui restait de la brindille des mains de Fred et le jeta au sol.

– Tu considères donc qu'avec moi elle ne court aucun danger. Je veux dire que votre couple est à l'abri.

– Toi ? rigola Kolo.

Il rit longtemps, d'un drôle de rire silencieux qui ressemblait à une mauvaise toux. De petites larmes finirent par perler au coin de ses paupières. Il pinça

la joue de Fred d'un mouvement spontané, très méditerranéen.

– T'es con, dit-il en guise de conclusion.

Il était souvent arrivé à Fred d'en vouloir à Kolo par le passé. D'avoir du mal à supporter sa vue, le son de sa voix. Mais c'était la toute première fois qu'il le haïssait.

Il partit en fin de semaine, comme prévu. Et Fred mit un point d'honneur à ne pas voir Elina. C'est elle qui finit par lui téléphoner le lundi suivant, lui proposant de dîner. Mais Fred attendit deux jours avant de rappeler et trouva une excuse bidon pour décliner l'invitation.

Pourquoi ?

La réponse était simple, en fait. Parce qu'il savait que ce dîner serait charmant et chaleureux. Qu'il serait une fois de plus transporté par le sourire d'Elina, ému par la minceur de ses poignets. Il savait qu'elle rirait de ses traits d'esprit. Qu'elle jetterait des regards furtifs à son portable, au cas où Kolo l'appellerait. Il savait aussi que c'est elle qui, n'y tenant plus, finirait par se lever en s'excusant, qu'elle sortirait sur le trottoir pour lui téléphoner. Fred savait tout cela.

Mais s'il évita Elina, ce fut surtout pour ne pas donner raison à Kolo. Parce qu'il ne se passerait rien entre eux.

Rien qu'une complicité déjà ancienne, confortable et ronronnante, mais sans aucune chance de changement. Ils se quitteraient à la station de taxis. Elina l'embrasserait comme elle le faisait toujours : deux vrais baisers humides, bien à plat sur les joues de son cavalier d'un soir. Une accolade de petite fille chaste et affectueuse. De petite sœur ensommeillée, pressée de se glisser sous ses draps pour rêver à son amoureux.

Et Fred n'allait rien tenter bien sûr, même rien suggérer ou laisser entendre. Et quand Elina, la main sur la poignée du taxi, commencerait à se plaindre de Kolo, de son caractère de cochon, de son égoïsme, de son manque d'écoute, Fred se retiendrait de lui balancer au visage ce qu'il rêvait de dire depuis tant d'années : « Quitte-le ! Laisse tomber cet enfant de salaud qui te trompe à la première occasion, qui te considère comme sa femme de ménage, qui ne s'est jamais rendu compte qu'il vivait avec une femme de rêve. De mes rêves. Largue cet enfoiré ! »

Fred se contenterait de sourire niaisement, d'écouter Elina jusqu'à ce qu'elle épuise le sujet et finisse par convenir en rougissant à peine qu'il avait beau être le pire des hommes, c'était l'homme de sa vie.

Et elle dirait cela en posant sa petite main chaude sur l'avant-bras de Fred qui se mettrait lui aussi à rougir. Ce serait ridicule…

À quoi bon tout cela ?

Fred avait déjà vu ce film-là. Trop souvent. Il ne l'avait jamais apprécié et les trop nombreuses rediffusions en avaient éventé tout le charme.

À son retour du Maroc, Kolo téléphona plusieurs fois à Fred pour l'inviter à dîner. Pour lui parler d'un nouveau projet. Mais Fred ne rappela pas.

Il ne rappela pas pendant sept ans…

Chapitre 4

Elina n'était pas à bord.

Fred avait vu débarquer une partie de l'équipe de tournage, mais Elina ne se trouvait pas parmi eux. Il le sentit tout de suite. Il en fut soulagé et malheureux. Cela ne faisait que retarder l'inévitable.

Le premier à débarquer fut Guapo, l'assistant de Kolo. Il avait organisé le plan de travail de tous ses films depuis dix ans. En réalité, il s'appelait Gapollet – Didier, si ses souvenirs étaient bons –, mais Kolo le trouvait tellement laid qu'il l'avait surnommé Guapo. « Beau » en espagnol. Il n'était pas toujours charitable, Kolo.

Guapo croulait sous les valises, les siennes et celles des autres, il cherchait Kolo dans la foule du quai. De ce regard de chiot excité et craintif qui le caractérisait. Enfin, ses yeux délavés se fixèrent sur la

silhouette de Fred. La seule immobile de toute la jetée. Pas difficile à repérer.

– Ce salaud aurait pu se déplacer, dit Guapo en déposant quelques bagages aux pieds de Fred.

– Ce salaud est mort.

– Quoi ?

– Kolo est mort cette nuit.

Voilà, c'était dit. Verbalement, en français.

C'était enfin formulé. Fred avait passé le bébé à quelqu'un d'autre. Mais Guapo ne le croyait pas. Comment aurait-il pu ? Il passa la main dans sa tignasse bouclée et se donna trois chiquenaudes sur la joue gauche, avant de lancer de petites ruades de sa jambe droite. Cela n'étonna pas Fred. Guapo était bourré de tics et de TOC, ce qui faisait la joie de Kolo qui l'accablait de moqueries et d'imitations à la moindre occasion.

– Sérieusement, souffla l'assistant. Où est-il ?

– Sérieusement, reprit Fred d'un même ton, il est mort. Elina n'est pas avec vous ?

– Elle est restée à Athènes pour la journée. Des journalistes l'ont alpaguée à l'aéroport et elle a accepté une interview à la télé, ce soir. Elle prendra le bateau demain matin.

Guapo parlait mais continuait de regarder par-dessus l'épaule de Fred, à la recherche de son maître. De Dieu Son Père.

– Ce n'est pas une blague, reprit Fred. Kolo est mort dans la nuit. Et je ne connais pas d'autre façon de l'annoncer.

Guapo scruta le visage de Fred, plissa les yeux, comme pour pénétrer les tréfonds de son âme. Il en profita pour se gratter l'aisselle gauche tout en se frottant l'aile du nez. L'aile droite. Quatre fois, et de plus en plus vite.

Et subitement, il devint tout pâle et son menton commença à trembler. Le pauvre Guapo rajeunit de trente ans en deux secondes et se mit à ressembler au petit garçon mal aimé qu'il avait dû être.

– Kolo est mort ?

Fred se contenta d'approuver du menton. Déjà les autres débarquaient, tout aussi chargés. Le type du son, flanqué de son perchman, les deux jeunes comédiens, la chef opératrice argentine et ses deux assistantes, la maquilleuse, plus trois ou quatre visages inconnus. Machinistes, électriciens, accessoiriste probablement…

– Mais, reprit Guapo de sa voix enrouée par l'émotion, il a dit quelque chose ? Je veux dire… Il a dit quelque chose avant de…

– Kolo avait toujours des choses à dire, Guapo. Donc je présume qu'avant de s'en aller au ciel il a eu un dernier mot sublime adressé à ses frères humains. Une phrase historique à n'en pas douter.

Le seul problème, c'est qu'il n'y avait personne pour l'entendre. Un vrai gâchis.

– C'est triste, pleurnicha l'assistant. Tellement triste…

Et il se mit à vomir sans prévenir.

Fred eut à peine le temps de faire un bond de côté et de sauver ses sandales neuves. Tout cuir, fruit de l'artisanat local.

Fred s'assit sur une bitte d'amarrage chauffée par le soleil, acheta un sandwich huileux à un marchand ambulant et attendit que l'assistant ait fait circuler la mauvaise nouvelle au reste de l'équipe réunie au bout du quai.

Tout en prenant garde à ne pas laisser couler le fromage de brebis brûlant, Fred gardait un œil sur le petit groupe. Il n'y eut pas de cri, aucun mouvement de panique, nulle manifestation outrancière. Même les comédiens surent rester dignes. Le conciliabule ne s'éternisa pas. Menés par Guapo, les nouveaux arrivants finirent par se mettre en branle. Fred les salua à distance et s'en alla réserver trois calèches à touristes qui attendaient plus loin dans une douceâtre odeur de crottin.

Fred garda ses distances afin de ne pas être assailli de questions, mais personne ne fit attention à lui. Ils semblaient assommés, désorientés. Blancs au milieu

de la foule hâlée, ils avançaient tels des automates déréglés.

À la maison, la vieille Dimitra les conduisit à leurs chambres et chacun y demeura dans un silence de catacombe.

Fred se servit un ouzo, le bourra de glaçons et s'installa sur la terrasse ombragée.

Dire qu'il pensait rester encore plusieurs semaines en Grèce… Même après le tournage. Éviter le triste printemps parisien, la solitude de son trois pièces place de Clichy. Qu'allait être sa vie maintenant, sans Kolo ? Car il fallait bien dire les choses comme elles étaient et regarder la vérité en face, même si cette face était hideuse : Kolo était mort.

– Kolo n'est pas mort ! s'écria Guapo en faisant irruption sur la terrasse, dégoulinant de sueur.

Fred le fixa sans comprendre. L'autre lui prit son verre et le vida d'un trait, avalant jusqu'aux cubes de glace qu'il mâcha bruyamment, sans s'en rendre compte.

– Je viens de parler à M. Pokorsky et il a été formel : Kolo n'est pas mort.

– D'accord, Kolo n'est pas mort, répéta Fred, peu enclin à discuter avec les hystériques.

– Non, tu ne comprends pas ! M. Pokorsky et son fils arrivent dans la journée. Ils ont loué un hélico.

Ils vont débarquer ici ce soir. D'ici là, personne ne doit savoir que Kolo est mort. J'ai déjà parlé à l'équipe, je leur ai dit de ne communiquer la nouvelle à personne. De toute façon, leurs portables ne passent pas ici. Tant mieux !

Anesthésié, Fred partit se servir un autre ouzo, Guapo sur les talons.

– Dis quelque chose !

– Que veux-tu que je te dise ? C'est comme tu veux. Kolo n'est pas mort, d'accord. Tout ce que tu voudras…

– Mais c'est pas moi ! C'est eux ! Les producteurs… Ils veulent…

– Au fait, tiens… Les Pokorsky, justement. Comment sont-ils au courant ?

– Ils m'ont dit qu'ils ont reçu un appel de la gendarmerie de l'île. Ils avaient un accord avec le colonel ou je ne sais quoi…

L'assistant sentit ses genoux flancher et s'assit à même le carrelage de la cuisine. Il se remit à hoqueter.

– Tu ne vas pas te remettre à vomir ?

– C'est bien possible ! pleura Guapo. Je ne sais pas quoi faire d'autre. Mon plan de travail était prêt, je l'avais peaufiné sur le bateau, j'avais demandé au capitaine de me prêter son imprimante pour le présenter à Kolo dès notre arrivée. Il ne l'aurait pas regardé, bien sûr… Mais je sais que ça lui aurait plu.

Fred aida le pauvre type à se relever et le traîna jusqu'à la table de la cuisine. Il tira une chaise pour lui.

– Il faut que j'appelle Elina, à présent.

– Non ! intervint Fred. Elina, c'est moi qui le lui annoncerai. Laissons-la profiter de cette dernière soirée. Qu'est-ce que ça changera ?

– Elle va nous en vouloir…

– J'en prends la responsabilité. De toute façon, qu'y a-t-il à annoncer ? Aux dernières nouvelles, Kolo n'est plus mort, n'est-ce pas ?

Et le pauvre Guapo se remit à pleurer. Ce qui accentua la laideur naturelle de ses traits grossièrement dessinés.

Fred se surprit à sourire en observant sa figure rubiconde baignée de larmes et de morve. Pour couronner le tout, l'assistant fut pris d'une crise de tics nerveux à lui disloquer les cervicales. Il n'y avait vraiment que cet enfoiré de Kolo pour lui trouver un surnom pareil… Le beau gosse !

Chapitre 5

Kolo aimait bien donner des surnoms. Fred, par exemple, c'était « Ducon » qui s'était transformé en « Duconneau » au fil des ans. Il aurait pu se fouler davantage. Il l'appelait « garçon » aussi, ce qui chez lui était un signe d'affection. Mais Fred n'aimait pas trop…

Les Pokorsky, Kolo les surnommait « Pull Bleu » et « Pull Rose ».

Alexandre Pokorsky, le père, portait de jolis chandails bleu ciel sur les épaules et son fils Abel avait opté pour un rose pâle et délicat, de la même marque, qui lui allait bien au teint. D'où le sobriquet dont les avait affublés Kolo, qui ne parvenait pas à prononcer leur nom. Le père avait dans les quatre-vingts ans et pas mal de poussières. Petit et ratatiné sur lui-même, il avait la peau parcheminée, des cheveux blancs un peu trop longs. Sa bouche sans lèvres lui donnait

l'air d'un masque mortuaire égyptien. D'ailleurs, il parlait rarement. C'est son fils unique « Pull Rose » qui négociait pour lui. Mais « Pull Bleu » tenait à être présent à toutes les réunions, quelles qu'elles soient, et n'avait jamais laissé d'autonomie à son rejeton qui allait pourtant sur ses soixante printemps.

Les Pokorsky étaient producteurs. De pub et de cinéma. Ils avaient connu leur heure de gloire dans les années soixante-dix et signaient encore quelques films çà et là, histoire de faire tourner la boîte. Ils avaient fait fortune sur des comédies à petit budget et quelques films policiers avec de grosses vedettes en tête d'affiche. Le cinéma avait évolué trop vite pour eux et les avait laissés sur le bord de la route.

Ils n'avaient jamais pris la peine de visionner un seul film de Kolo et s'ils l'avaient fait, ils auraient détesté. Alors ils s'étaient abstenus. Pourquoi se fâcher pour des bêtises ?

Père et fils étaient arrivés en hélico, comme l'avait annoncé Guapo, et avaient aussitôt réuni l'équipe dans le grand salon de la maison familiale des Kolokithy.

– Nous n'avons que quelques heures pour prendre une décision extrêmement importante, commença le fils.

Le père l'interrompit aussitôt et lui chuchota à l'oreille. Abel enchaîna :

– Une décision « cruciale », tient à préciser mon père. Ange Kolokithy nous a quittés et nous sommes tous d'accord : c'est un tragique événement. Néanmoins, tous les contrats sont déjà signés et qu'on le veuille ou non, nous sommes liés les uns aux autres.

– Quand allons-nous pouvoir rentrer à Paris ? demanda Maree la jeune comédienne, qui n'écoutait déjà plus.

– Excellente question, sourit Abel. Vous pourrez tous rentrer quand le film sera terminé.

Fred ne put s'empêcher de rire. Il ne l'avait pas fait par provocation. C'était parti tout seul. « Pull Rose » le foudroya d'un œil dédaigneux et poursuivit :

– Mon père et moi-même avons déjà aplani une partie des problèmes depuis notre arrivée en Grèce. Notre défunt ami sera enterré demain sur cette île qui l'a vu naître. Aux côtés de ses parents, de sa famille et en présence de ses amis. Mais pendant plusieurs semaines, il restera un anonyme. Car en hommage à sa mémoire, nous allons unir nos forces pour achever son œuvre. Ensuite, quand tout sera en boîte…

– Je ne pige pas, le coupa Éric le jeune comédien d'une voix encrassée de tabac et de bière. Achever quoi ? Le film n'est même pas commencé ! Moi

je voulais faire un film avec Kolo, avec personne d'autre. Je me casse.

– Je comprends, Éric. Et c'est tout à votre honneur… Sachez seulement que j'ai noué d'excellentes relations avec la police d'Ego Island…

« Pull Bleu » tira de nouveau la manche de son fils qui se pencha pour l'écouter. Il retransmit l'info :

– Je voulais dire que mon père a noué d'excellentes relations avec la police de l'île et aussi du continent. Il lui suffirait d'un coup de fil pour déclencher une avalanche d'emmerdements dont vous n'avez pas idée. Car j'imagine que vous transportez certains produits illicites dans vos bagages, n'est-ce pas, Éric ? Ne niez pas, j'ai mes informations.

Le reste de l'assistance se tourna vers le garçon qui ne s'attendait pas à devenir le noyau d'attraction.

– C'est une blague ? Vous faites de l'humour ?

– À partir d'une certaine somme engagée, mon père et moi-même n'avons plus le cœur à rire. Nous savons que vous comptiez fournir notre cher disparu. Alors autant que vous le sachiez tout de suite, notre ami Kolo est décédé d'une surdose d'héroïne. Tout seul dans sa chambre, comme un vulgaire junkie. Mais cela, le monde n'a pas besoin de le savoir. Sa tendre épouse non plus n'a pas à connaître

ces détails sordides. Sans compter que ce genre d'accident n'est pas couvert par les assurances, est-il besoin de le préciser ?

– La police locale ne révélera rien ? s'étonna Guapo.

– La police locale comme vous dites a été grassement payée il y a déjà plusieurs mois pour parer à tout incident et étouffer d'éventuels dérapages. Nous ne nous attendions pas à ce que cela aille si vite et surtout si loin.

Le son caractéristique d'un Zippo qu'on ouvre interrompit encore le producteur. Tout le monde se retourna pour voir Florès, la directrice de la photographie, s'allumer un énorme cigare cubain. Elle en tira plusieurs bouffées avant de prendre la parole :

– Si j'ai bien suivi, vous avez l'intention de cacher la mort de Kolo au monde entier ? dit-elle avec un léger accent sud-américain.

– Restons modestes. Le monde entier s'en fout, ma chère, répondit le fils Pokorsky. Contrairement à ce qu'il s'imaginait, notre ami Kolokithy ne se trouve pas au cœur des préoccupations de l'humanité tout entière.

– Comment comptez-vous nous convaincre de marcher dans votre combine ? continua la directrice de la photographie.

– En doublant vos salaires.

La voix d'outre-tombe du vieux « Pull Bleu » avait fait tressaillir l'assistance.

Les têtes se tournèrent dans sa direction. Mais l'essentiel était dit : il n'avait déjà plus rien à ajouter. Il tapa la cuisse de son fils pour lui redonner la parole.

– À ma connaissance, Kolo se fichait de la technique. Les plans flous, mal éclairés, le son inaudible, tout cela n'était que broutilles pour lui. Il nous avait expliqué que seule comptait l'émotion. Alors mon père et moi nous sommes figuré que réaliser un film flou et sous-exposé était à la portée de n'importe qui. Il suffit d'un bon matériel, d'une équipe compétente et motivée, et le tour est joué.

– C'est ignoble ce que vous dites là, lâcha Fred, incrédule.

– Non, M. Justin, ce qui est ignoble, c'est de se schnouffer la gueule jusqu'à en crever, en laissant des gens au chômage et des montagnes de dettes. Ça, c'est ignoble, irresponsable et inacceptable.

– Et qui réaliserait le film de Kolo ? insista Fred.

– Nous avons notre petite idée. En attendant, nous allons nous rendre dans le jardin, à l'ombre du parasol, et recevoir séparément chacun d'entre vous afin de renégocier les contrats. Nous vous tiendrons au courant de l'évolution des choses. Pour votre gouverne, sachez que le tournage ne sera retardé

que de vingt-quatre heures et commencera donc mardi prochain.

Pendant l'heure qui suivit, père et fils tinrent en effet audience dans le petit jardin. Là où Fred et Kolo avaient pris l'habitude de déjeuner ces dernières semaines, entre deux séances d'écriture et d'engueulade.

Depuis la fenêtre ouverte du salon, Fred vit défiler l'équipe, acteurs et techniciens, à la table rouillée et bancale. La vieille Dimitra servit des citronnades sans que personne ne le lui demande. Elle n'avait jamais fait ça pour Fred quand Kolo l'abandonnait des après-midi entiers pour aller se baigner alors que lui restait là pour besogner.

Au début, Fred espéra que cela allait tourner au pugilat. Que la belliqueuse Florès allait s'emporter et leur balancer son cigare à la figure. Mais pas du tout. Ce fut même elle qu'on entendit le plus. Elle riait aux éclats d'une grosse voix de baryton enroué. Ce fut le seul son inhabituel qui sortit de ces rapides entrevues feutrées.

Enfin, Guapo passa la tête dans la pièce. Il était torché de sueur, d'énormes auréoles plissaient sa chemise. Il fit signe à Fred que c'était son tour. Pendant deux secondes, peut-être même trois, Fred sentit brûler en lui le feu de la révolte, cette vieille

braise refroidie qui lui avait tant chauffé le cœur dans sa jeunesse.

Qu'ils aillent tous se faire foutre avec leur double salaire et leurs pulls pastel ! Qu'ils crèvent !

Et puis, bon… si le film s'arrêtait là, Fred savait bien qu'il allait connaître de gros problèmes financiers. Il n'arriverait pas à boucler son année, se remettrait à picoler et…

Il suivit docilement Guapo jusqu'au jardin et s'assit à son tour face aux pulls. Père et fils portaient les mêmes lunettes de soleil et Fred se vit dedans en reflet quadruplé.

Quatre fois minable…

– Nous sommes arrivés à un arrangement avec l'ensemble de l'équipe. Ils sont tous d'accord pour rendre hommage à Kolo en réalisant son ultime film. Il sera tourné dans les règles de l'art, tel qu'il l'aurait fait lui-même. Au plan près. Vous avez presque tous déjà travaillé avec lui. Vous savez donc comment il s'y serait pris.

– Je suppose que le double salaire a dû jouer un petit peu aussi dans l'enthousiasme général, ne put s'empêcher de lâcher Fred.

– Je n'aime pas ce genre de remarque, grommela le vieux. Dis-lui, Abel.

– Mon père n'aime pas ce genre de remarque, M. Justin, répercuta le dauphin.

– J'avais entendu la première fois.

Abel but une longue gorgée de sa citronnade déjà tiède et reposa le verre qui claqua sur la vieille table.

– Je vais être franc avec vous, M. Justin. Moi, ce sont les auteurs que je n'aime pas, ceux qui gagnent leur vie en écrivant. Ce n'est pas un travail d'homme. Vous êtes tous les mêmes : des planqués, des tire-au-flanc, des tricheurs qui vivotent à l'ombre des autres sans jamais mouiller la chemise.

– En effet, vous êtes franc. Je peux dire à mon tour ce que je pense des producteurs ?

– Je devine ce que vous en pensez, M. Justin. Mais pourtant vous êtes là, n'est-ce pas ? À notre table. Et je sais que vous êtes prêt à nous écouter… Vous l'êtes ?

Fred songea encore à un coup d'éclat. Saisir la table à deux mains et la leur balancer à la gueule, citronnade comprise. S'en aller sans un mot. D'un pas tranquille et mesuré, comme s'il n'avait fait que chasser de vilains insectes nuisibles.

Il n'en fit rien bien sûr. Il se contenta d'opiner du chef comme en réponse à une question que nul n'avait posée.

– Excellent ! Vous connaissiez Kolo depuis longtemps. Depuis plus longtemps que n'importe qui ici. Avant son mariage, si je ne me trompe. Vous serez donc garant de l'intégrité du produit. Car il est

primordial que le film terminé ressemble bel et bien à ses autres œuvres. Nous ne voudrions pas tromper la clientèle.

– Amusant. Mais pourquoi ces scrupules ? Je suis sûr que vous n'avez jamais regardé le moindre film de Kolo jusqu'au bout.

– Quel rapport ? s'agaça Abel. Le problème n'est pas là. J'ai promis de livrer un film signé Ange Kolokithy, je discutais hier encore avec les gens de Cannes pour qu'il fasse l'ouverture hors compétition. Il y aura un énorme buzz, quand le public saura que c'est son film posthume. Je vendrai au monde entier en une heure montre en main. Quel que soit le contenu du machin. La seule chose, c'est qu'il doit ressembler à un film d'Ange Kolokithy. Bon ou mauvais, je n'en ai rien à foutre.

Le vieux souffla quelque chose dans l'oreille du jeune qui répercuta :

– Et mon père encore moins. Est-ce que vous suivez, M. Justin, ou allons-nous trop vite pour vous ?

– Je vous suis. Au fait, vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure… Qui va le réaliser ce film signé Ange Kolokithy ?

Chapitre 6

L'idée était somme toute logique. Et légitime. Ou presque.

Si Elina reprenait les rênes, tout le monde serait couvert.

Si par malchance la supercherie était découverte, on pourrait toujours parler d'hommage, du dernier geste d'une femme aimante envers son compagnon disparu. Ça prendrait une certaine gueule : la veuve du génie qui essaie de repousser la mort en poursuivant l'œuvre du défunt, en dissimulant sa mort à la face du monde. On pourrait en tirer un scénario ! Ça aurait toujours l'air moins désolant et crapuleux qu'une usurpation décidée en catastrophe par des financiers rapaces refusant de s'asseoir sur leurs pertes.

Maintenant, il fallait qu'Elina marche dans la combine. Enfin… Déjà qu'elle apprenne la mort de

Kolo, qu'elle l'encaisse et que quelqu'un se dévoue pour lui faire la proposition de la production.

Et qui serait ce « quelqu'un » ? Fred, évidemment. Qui d'autre ?

D'ailleurs, « Pull Rose » avait été tout à fait clair là-dessus : si la veuve (c'est ainsi qu'il la nommait) repoussait l'offre, le nom d'Ange Kolokithy serait traîné dans la boue médiatique dès le lendemain et Fred lui-même pourrait changer de métier. Voire de continent.

La famille des pulls pastel ne rigolait pas avec le pognon et le mot « bluff » lui était étranger. Fred accepta donc de prendre Elina en main dès son arrivée sur Ego Island et de lui exposer les termes du marché.

À la fin de l'entretien, le vieux Pokorsky se fendit d'un sourire. Du moins, Fred déduisit qu'il s'agissait d'un sourire. Le rictus ridé d'un saurien hors d'âge, qui venait de se souvenir que la chose démunie en face de lui était un être humain, et que les êtres humains – même les scénaristes – avaient parfois besoin de chaleur. Humaine, justement. Aussi « Pull Bleu » alla-t-il jusqu'à mouvoir ses serres mouchetées de momie pour tapoter la main de Fred.

– Nous faisons un métier difficile, formula le vieux. Mais c'est aussi un métier merveilleux. N'est-ce pas… N'est-ce pas…

Il se mit à claquer des doigts avec impatience.

– Fred, papa. Il s'appelle Fred, l'aida le fiston.

– N'est-ce pas, Fred ? acheva le vieux.

– Merveilleux, M. Pokorsky. C'est bien le mot.

– Abel, nous donnerons une grosse prime à notre ami Fred. Même si je dois la sortir de ma propre poche.

– Bien sûr, papa. Cela va sans dire.

Les deux pulls hochèrent la tête de concert sans plus rien ajouter. C'est parce qu'il entendit de nouveau le chant des cigales que Fred finit par comprendre que l'entretien était achevé et qu'on attendait de lui qu'il se retire.

Il avait à présent le marché en main.

La chose se révéla moins compliquée que prévu.

Elina arriva par le premier bateau du matin en provenance du Pirée. Ils furent peu à débarquer à cette heure-là et Fred la repéra tout de suite. Toute de blanc vêtue, les cheveux en chignon, le teint à peine hâlé, elle galopa comme une fillette en direction de Fred. Celui-ci fit un effort surhumain pour afficher au moins une expression neutre, mais ce fut peine perdue. Elina stoppa net sa course à plusieurs mètres et perdit tout son bronzage en un clin d'œil.

– C'est Kolo, souffla-t-elle. Il est arrivé quelque chose à Kolo.

Fred sentit les poils se dresser sur ses avant-bras.

– Oui.

– Il est mort.

– Oui. Il est mort.

– Je le savais. Je l'ai compris rien qu'en te voyant sur le quai. À la façon dont tu te tiens. À l'expression de tes yeux. Tu as l'air d'un petit vieux.

Elle ne demanda pas ce qui était arrivé à son homme. Elle prit simplement le bras de Fred et le serra très fort. Ses mains étaient moites et froides, et sa peau exhalait l'odeur de ces lingettes bon marché qu'on distribue dans les avions. Elle avait dû en garder en réserve depuis le vol de Paris.

Elina pensait toujours à ce genre de petites choses.

– Il fallait bien que ça arrive un jour ou l'autre, dit-elle sans y mettre d'intention particulière.

– Elina, ça t'ennuie si on s'arrête pour boire un café avant d'aller retrouver l'équipe ? J'ai autre chose à te dire…

– Ah bon ? Parce qu'il y a autre chose à m'annoncer ?

– Pas tout à fait. En fait, il s'agit du film.

– Oui, le film ! s'exclama Elina. Le film ! Il faut le faire ! Il faut le finir. Pour Kolo, pour nous… Il faut faire le film.

Fred demeura silencieux. Elle allait vraiment trop vite. Lui qui s'était imaginé qu'elle allait le gifler, lui

cracher dessus, le mépriser d'envisager un tel outrage… Continuer d'exister sans Kolo ! Et puis non… Elina avait eu exactement la même idée que les pulls père et fils. Peut-être pas pour les mêmes raisons, mais cela lui ôta une énorme épine du pied.

– Tu crois ? fit Fred, faux-cul.

Au café, il entreprit de narrer les derniers instants de son ami.

Une version allégée et enjolivée par ses soins. Il y mit tout son talent de conteur, son goût du détail qui sonne juste. Il inventa même un dernier regard entre Kolo et lui, juste avant d'aller se coucher. Il allait quitter le salon, quand il avait adressé un sourire à Fred. Un beau sourire paisible. Ses yeux verts luisaient dans la semi-pénombre. Fred en avait eu le cœur serré sans comprendre pourquoi. Comment aurait-il pu deviner qu'il s'agissait d'un adieu ?

C'était si beau, qu'Elina laissa couler ses larmes et que Fred lui-même sentit un picotement dans ses sinus.

Une bien belle scène, assurément… D'autant plus émouvante que certains détails redondants telle la seringue d'héroïne avaient été passés sous silence.

Ange Kolokithy fut enterré le lendemain matin dans le petit cimetière en dehors du village.

L'endroit surplombait la mer et en contemplant la tombe anonyme de son meilleur ami, Fred Justin se surprit à ne penser à rien.

Pendant que le pope égrenait sa prière en grec, il tentait de se remémorer les paroles de cette chanson de Brassens… Celle où il voulait être enterré à Sète… Pour « passer sa mort en vacances ». En fait, ce n'est que lorsque ces mots lui revinrent soudain en mémoire que Fred sentit de vraies larmes lui monter aux yeux.

« Merde, Kolo ! C'est pas possible… »

L'équipe du film resta digne et silencieuse.

Seul Éric, le jeune acteur, cherchait un réseau sur son portable, le bras levé vers le ciel. De loin, on aurait presque cru qu'il adressait une complainte aux dieux de l'Olympe. Mais ce n'était pas le genre de la maison…

Elina s'était isolée du groupe, le regard masqué par d'opaques lunettes de soleil. Fred vit que ses mains tremblaient de façon imperceptible mais continue.

Les Pokorsky père et fils étaient déjà loin. Ils avaient délégué un officier de gendarmerie pour surveiller le bon déroulement des choses. À l'ombre d'un gros arbre, l'homme s'éventait à l'aide de sa casquette.

À la sortie du cimetière, Guapo courut rejoindre Fred. Il paraissait encore enlaidi – si tant est que la chose soit possible – par ses yeux bouffis de larmes et son gros nez de clown. Fred l'aimait bien, mais il avait du mal à supporter sa présence.

– Tu m'aideras, Fred ? haleta Guapo. Elina a confiance en toi, je sais qu'elle aimerait que tu sois à ses côtés pendant le tournage. Après elle, c'est toi qui étais le plus proche de Kolo… Il t'a peut-être parlé du film… De ce qu'il comptait faire… De ses idées de mise en scène…

– Kolo ne préparait rien. Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre.

– Je sais ! Je sais… Mais… j'ai bien réfléchi. Ce que demandent les Pokorsky, c'est de la folie. Jamais ce que nous pourrons faire ne ressemblera au travail de Kolo. Il improvisait sans arrêt ! Il créait le film au fur et à mesure, comme un peintre sur sa toile. Et de toute façon, comment pourrons-nous tenir plusieurs semaines sans que la nouvelle de sa mort ne se propage ? Trop de gens sont au courant…

– Ce n'est pas mon idée, Guapo, dit Fred sans aucune empathie dans la voix. Tous les gens présents sur l'île ont donné leur accord pour faire ce film. J'imagine que chacun a ses raisons et qu'elles sont toutes défendables. La mienne, c'est le pognon.

– Et ton amitié pour Kolo !

– Si tu veux. Mais connaissant Kolo, il n'aurait jamais pris ça pour une preuve d'amitié de ma part. Il m'aurait traité de voleur, de tricheur, d'usurpateur, il m'aurait agoni d'injures et même…

Mais Fred n'acheva pas sa phrase. Son espadrille venait de buter sur un caillou pointu, il s'étala de tout son long dans la rocaille. Guapo l'aida à se relever. Fred vit qu'il s'était écorché les deux paumes et réprima le frisson qui lui parcourait l'échine de très déplaisante façon.

– J'allais dire : « Il m'aurait même bousculé d'un coup d'épaule comme il faisait toujours et poussé par terre », conclut-il.

Guapo se signa et ferma les yeux. Puis il commença à tourner sur lui-même en sautant sur le pied gauche. Ce TOC mettait toujours Kolo en joie.

Cela fit sourire Fred qui en oublia ce léger malaise.

– Bien sûr que j'aiderai Elina, reprit-il en époussetant son jeans. Pour te dire toute la vérité, je ne pense pas qu'on ira bien loin avec ce projet foireux, mais c'est probablement la meilleure manière d'appréhender l'absence de Kolo. Pour Elina. Et pour nous tous…

Elina était en pleine conversation avec Florès, qui faisait de grands gestes embrassant le paysage dans le nuage de fumée bleuté de son tronçon de cigare. Sans capitaine à bord, tout le monde allait avoir son

mot à dire sur le film, chacun chercherait à tenir le gouvernail et à tirer la couverture à lui. Au moins, du vivant de Kolo, il était clair qu'il n'y avait aucune couverture à tirer.

Fred crut entendre un petit son aigu qu'il connaissait bien : un ricanement de sale gosse mal élevé. Celui que lâchait Kolo quand il voyait quelqu'un dans la merde. Mais il n'y avait personne sur le chemin de pierraille.

Kolo était resté là-bas, au fond de son trou, à se décomposer en silence dans la chaleur accablante.

Pourquoi aurait-il ricané de toute façon ?

Quand on est mort comme un con, on ferme sa grande gueule de con.